

pas être renversés par le comte, qui ne parvenait qu'à grand-peine à maîtriser sa monture.

— Eh ! là, monsieur le comte ! s'écria-t-elle avec un sourire railleur en le regardant bien en face, contro qui donc chargez-vous ainsi ? Est-ce contro Georges ou contro moi ?

— Excusez-moi, mademoiselle, répondit le comte, honteux d'avoir cédé à un mouvement de colère ridicule. La faute n'est pas à moi, mais à mon cheval.

La jeune fille haussa les épaules, éclata d'un rire cristallin dont les notes railleuses lui résonnèrent désagréablement aux oreilles et lui tourna le dos sans façon.

En ce moment, Jeanne du Luo entra dans la cour.

Diane souleva l'enfant dans ses bras, et, le plaçant dans les mains de la comtesse :

— Bonjour, Jeanne, lui dit-elle. Georges, embrasse ta mère pour moi, mon mignon.

La comtesse ne s'en fit pas faute ; elle dévora littéralement le bûbin de ces chaudes caresses qui sont la vie des enfants, et, se penchant vers Diane qui lui tendit son front sur lequel elle imprima un baiser :

— Tu ne me grondes pas, Diane, lui dit-elle les yeux pleins de larmes ; tu es bonne comme toujours ; merci, merci !

— Pourquoi me remercier, Jeanne, ne suis-je pas ta sœur ?

— Oh ! oui, tu es ma sœur, ma sœur chérie !

— Eh bien ! quoi de plus simple alors ? ton étonnement est presque une injure pour moi.

— Hou ! mauvaise tête, tu ne changeras donc jamais ?

— Je suis ainsi faite ; il faut me prendre comme je suis ou y renoncer.

— Que dis-tu donc là, méchante ? fit-elle d'un ton de reproche. Voulez-vous me demander pardon tout de suite !

Diane sourit.

— C'est vrai ! dit-elle, pardonne-moi, ma Jeanne, j'ai tort.

— Allons, la paix est faite, tant mieux ! donne-moi ton bras et entrons.

Tout en échangeant ces paroles avec son amie, la comtesse avait mis pied à terre.

Diane lui tendit son bras ; elle montèrent le perron, précédées par Georges qui lutinait son père de toutes les façons et faisait retentir la cour de ses joyeux éclats de rire.

— Que s'est il donc passé ? demanda Diane à voix basse à son amie, ton mari semble être de mauvaise humeur ;

— Lui ? s'écria la comtesse avec surprise. Je ne l'ai jamais vu d'humeur si charmante au contraire ; nous n'avons cessé de rire et de plaisanter pendant toute la route.

— C'est extraordinaire ; alors je me serai trompée, ou plutôt, c'est ma vue qui lui aura sans doute été désagréable ?

— Oh ! peux-tu supposer pareille chose !

— Dame ! écoute donc, chérie, ton mari est un peu sauvage ; peut-être sans le savoir, et surtout sans le vouloir, lui ai-je fait peur ?

— Méchante !

— Non pas, mais je t'avoue qu'il est souvent fort maussade, monsieur ton mari.

— Tu trouves ? moi pas.

— Je comprends cela, ma chérie, mais tu me permettras d'être d'un avis contraire ?

— Je ne te comprends pas.

— C'est cependant bien simple, ce monsieur ne voit que toi, n'entend que toi ; pour lui le reste du genre humain ne semble pas exister.

Jeanne la regarda avec étonnement.

Diane comprit qu'elle avait faite une faute en éveillant presque un soupçon chez son amie ; elle se mordit les lèvres, et continua de l'air le plus candide qu'elle pût affecter :

— Dame ! ce n'est pas amusant pour moi, conviens-en, ma chérie. Ce monsieur, sous prétexte qu'il m'a connue toute petite, se figure que je suis toujours une enfant ; il me traite absolument comme si je n'avais que dix ans. Je te répète que cela est fort désagréable. De quoi ai-je l'air, moi ?

— D'une bambine, lorsque tu parles ainsi, mignonne, répondit en riant la comtesse. Mon mari t'aime beaucoup au contraire.

— Il te l'a dit ? s'écria-t-elle vivement.

— Certainement, tout à l'heure encore il m'a assuré qu'il avait pour toi l'affection d'un frère pour une sœur chérie.

— Ah fit-elle, d'un ton singulier, avec un méchant sourire.

La conversation en resta là,

Le soir, au souper, nos trois personnages se trouvèrent réunis au haut bout de la table commune.

La conversation fut gaie, enjouée même et se prolongea assez tard.

Le lendemain, après déjeuner, le comte annonça son départ pour le soir.

Puis il s'enferma avec sa femme ; ils eurent une conversation particulière qui se prolongea jusque vers deux heures de l'après-midi.

Diane de Saint-Hyrem assista à cette conversation sans y prendre part, même sans en entendre un mot ; assise dans l'embrasure d'une fenêtre, elle brodait au plumetis pendant qu'à l'autre extrémité de la pièce le comte et la comtesse causaient à voix basse.

Aussitôt après le souper, c'est-à-dire vers huit heures du soir, le comte donna l'ordre de seller Roland.

Le moment du départ était arrivé.

La comtesse était pâle ; ses yeux rougis montraient qu'elle avait pleuré. Pourtant elle faisait bonne contenance.

Georges fut amené ; son père l'embrassa avec un serrement de cœur dont il ne put se rendre compte.

Diane de Saint-Hyrem assistait froide et indifférente en apparence à cette scène.

Le comte se leva ; tout le monde le suivit.

Au bas du perron, Roland piaffait, tenu en bride par un laquais ; Michel Ferré se tenait immobile et droit comme un reître sur un second cheval.

Olivier embrassa une dernière fois sa femme, salua la jeune fille et se mit en selle.

— Adieu, dit-il, adieux à tous, et bonne santé !

Il se lança. Au premier pas, le cheval broncha ; si le comte ne l'avait pas vivement ramené, il serait tombé.

— Un Romain reculerait, dit Diane d'une voix mordante.

— Je suis Français et gentilhomme, répondit-il avec amertume ; je ne crois pas aux présages, et je boute en avant !

Il enfonce les éperons : le cheval bondit sur lui-même et partit ventre à terre.

Michel suivit plus posément, se demandant à part lui quelle mouche avait subitement piqué son seigneur.